

Daniel Guénand-Varenne

# Le Pari





## Chapitre I

– Christophe, tu es malade...

– Non, je ne suis pas malade !

– Si... Et tu le sais bien...

– Bon d'accord, je suis un peu malade... En mode mineur... Ce que j'ai eu, ce n'est même pas un A.V.C., tout juste un simple A.I.T., un accident ischémique transitoire, comme ils disent... D'ailleurs le « i » c'est avant le « v » que je sache !

– Oui mais, tu aurais pu en claquer et ça ce n'était ni « moderato cantabile » ni en « mode mineur » non, mais comment dire... En mode... Définitif !

– Si je te comprends bien, il ne me reste plus qu'à attendre la mort...

– En attendant, tu peux toujours tuer le temps !!

Décidément, je ne m'habitue pas à la présence de cet inconnu qui habite mon corps. Il marche à petits pas précautionneux, il chipote dans son assiette et il surveille anxieusement sa montre, pour se précipiter à l'heure régulière vers ses flacons de médicaments. Au début, j'ai essayé de me lier d'amitié avec lui. Après tout, bon gré mal gré, il allait bien falloir cohabiter.

– Qu'est-ce que tu en penses ? Si nous allions faire un petit tour sur le port, c'est bien le diable si on ne rencontre pas un ou deux copains et...

– Non merci, c'est gentil mais je ne pense pas que ce serait une bonne idée. D'ailleurs je suis un peu fatigué, une bonne soirée télé me sera beaucoup plus profitable... À toi aussi d'ailleurs...

Je le regardais pour voir s'il plaisantait, mais non il était tout ce qu'il y a de plus sérieux. Intuitivement je sentais qu'il n'y avait rien à négocier, je le sentais résolu, pas désagréable, non mais ferme. Pourtant il me regardait gentiment avec un petit sourire un peu tremblant.

Me faisant une raison, je proposais en dernier ressort :

– Et si nous prenions un petit whisky avant d'aller se coucher, hein qu'en penses-tu ?

– Non merci et si tu m'en crois tu devrais faire la même chose. Toi comme moi nous nous sommes suffisamment laissés aller avec le petit Bordeaux du dîner...

– Alors un petit cigare ? Il n'y a que du naturel dans ceux-là, ils viennent directement de Cuba, ce sera presque un plaisir écologique. Autrement dit un péché véniel...

– Tu vas me trouver bien rabat-joie, mais non décidément ça ne me dit rien. Et pour tout te dire je ne supporte plus l'odeur du tabac. Ce n'est d'ailleurs pas à toi que je vais expliquer les méfaits de la nicotine !!!

Pourtant il essayait d'être discret, de prendre le moins de place possible dans mon enveloppe charnelle déjà bien malmenée, mais c'est vrai je l'avoue, je

commençais à le trouver terriblement ennuyeux. En même temps, je me sentais injuste, car il prenait soin de moi. De temps en temps il passait un doigt délicat sur mes cernes et me disait :

– Tu vois bien que tu es fatigué mon pauvre Christophe. Je suis certain qu’il ne s’agit que d’une mauvaise passe, mais regarde toi et reconnais que tu as une mine épouvantable.

Lui obéissant machinalement, il me fallait bien admettre qu’il avait raison. J’avais vraiment une sale gueule avec mes yeux fiévreux et mon teint blafard.

Découragé, je le suivais vers notre chambre le dos voûté en traînant les pieds. Malgré ma frustration, la tête bien calée sur les oreillers, je me sentais très vite envahi par une onde de bien être. Intérieurement, pour ne pas le laisser triompher, je reconnaissais qu’une fois de plus il avait raison.

\*

\* \*

En fait tout a commencé un soir d’avril, lorsque mon meilleur ami a décidé de me punir de mon insouciance et de mes inconséquences... Pourtant ce n’était pas faute de m’avoir prévenu à maintes reprises.

– Christophe tu exagères, moi je baisse les bras... Je ne peux plus suivre...

– Mais enfin, je vis tout simplement... Si ça continue tu vas me reprocher de respirer.

Ma piteuse tentative pour l’amadouer avait été immédiatement interrompue par une avalanche de reproches :

– Tu appelles ça vivre ? Moi j'appelle ça brûler la chandelle par les deux bouts. Je sais c'est un peu vieux jeu comme expression, si tu préfères, tu es trop « speed ». Là, tu comprends mieux ? Dès que tu as un peu de temps de libre, tu sautes dans ta voiture pour aller rejoindre des amis à Paris, Biarritz ou Perpignan. Deux mille kilomètres dans le week-end tu trouves cela raisonnable ? Quand tu travailles c'est la même chose pas de demi mesure, neuf à dix heures d'affilée avec une pause repas de vingt minutes.

Timidement je tentais :

– Oui mais je trouve quand même le temps de faire du sport et...

– Là tu veux me faire rigoler ou me mettre en colère, tu appelles ça du sport ? Une heure de piscine avec un ou deux copains en fin d'après-midi le mardi, suivi par un plateau de fruits de mer bien arrosé dans un de tes restaurants préférés !

– Les coquillages et les crustacés, c'est très sain. Il y a plein de vitamines et d'oligoéléments...

– Je te l'accorde mais sans beurre et sans mayonnaise ! Et l'apéritif du début de repas sensé te récompenser de l'effort accompli, semble tout à fait superflu au regard de tes malheureuses petites longueurs de piscine !

– Tu exagères, tu noircis le tableau à plaisir rien que pour m'embêter.

– Ah oui je noircis le tableau ? Non hélas, tu ne manges pas tu bouffes. Je préfère passer sous silence tes plaisanteries et celles de ta bande de copains, c'est à peine digne d'un comptoir de bistrot.

– Quelles plaisanteries ?

– Tu veux des exemples ? Tiens au hasard : « dans le cochon tout est bon » ou encore « le whisky c'est reconnu scientifiquement ça décape les artères, un détartrage salutaire en quelque sorte ». Et en plus tu as le culot d'associer la science à ces grasses plaisanteries reprises en chœur par tes copains aussi inconscients que toi !!!

– Si on ne peut plus rire maintenant...

– Eh bien maintenant assez ri, tu vois où cela t'a mené.

– Oui mais cela n'est pas vraiment de ma faute, car...

Le silence qui suivit cette pitoyable tentative de justification avait valeur de sentence, j'en étais bien conscient. Il faut me rendre à l'évidence j'ai probablement trop tiré sur la corde. J'ai des problèmes de cœur, pas celui du sentiment non le vrai, l'organique, celui sans lequel la vie perd son rythme.

Regrettant son indulgence passée mon vieux copain avait voulu me donner une leçon bien méritée. Malgré sa colère son affection pour moi l'avait emporté. Le coup de semonce fut discret presque anodin : un simple engourdissement du bras droit et du visage du même côté. Au début j'ai pensé que j'avais tout simplement pris une mauvaise position dans mon lit. Après quelques minutes il avait bien fallu me rendre à l'évidence : les symptômes persistaient. Précipitamment je m'étais levé et devant la glace de ma salle de bain j'avais effectué quelques tests élémentaires : sourire, tirer la langue, suivre des yeux le doigt que je déplaçais de droite à gauche. Tout semblait fonctionner mais la sensation d'engourdissement persistait. Il se passait quelque

chose d'anormal, inutile de se voiler la face. Fébrilement j'avais fouillé dans ma pharmacie. Après avoir découvert un sachet de Kardégic je l'avais dilué dans un verre d'eau avant de l'avaler.

Rassuré d'avoir paré au plus urgent je m'étais mis à réfléchir à la situation. Les battements précipités de mon cœur ponctuaient le cours de mes pensées. Il me semblait presque entendre le bruissement affolé de mes synapses neuroniques cherchant fébrilement une issue à cette situation d'urgence.

Retrouvant peu à peu mon sang froid, je tentais d'analyser la situation : bon, il est minuit si j'appelle l'hôpital au mieux on va se moquer de moi et m'accuser de dramatiser, au pire je vais passer la nuit aux urgences sans que l'on me fasse grand-chose jusqu'au lendemain. Non décidément le mieux était d'attendre le matin et de voir comment tout cela allait évoluer.

Le lendemain matin, divine surprise tout avait disparu si ce n'est la persistance d'une sensation de doigt « gourde » à l'extrémité de l'index de la main droite. Décidément j'avais eu raison de ne pas m'inquiéter, la machine était solide, tout semblait rentrer dans l'ordre.

Par précaution j'appelais cependant mon meilleur ami, médecin réputé à Bordeaux. Après lui avoir raconté les péripéties agitées de la veille j'attendis sereinement les paroles lénifiantes peut-être teintées de moquerie qui allaient à coup sûr dédramatiser la situation.

Après m'avoir écouté attentivement, le silence s'installa pendant de longues secondes pendant

lesquelles j'en profitais pour reprendre mon souffle. Lorsqu'il reprit la parole le sérieux de sa voix me fit l'effet d'une douche froide :

– Christophe je suis atterré par ton inconscience... Tu es pourtant de la partie non ? Tu es médecin biologiste si je ne m'abuse. Tu as peur de voir la vérité en face. Ce que tu m'as décrit, parfaitement d'ailleurs, ne t'évoque rien ? Vraiment rien ? Tu as eu un petit accident ischémique transitoire un A.I.T. autrement dit. Tu vas me faire le plaisir de prendre rendez-vous dès aujourd'hui avec un neurologue, Pierre Tardy par exemple, c'est un copain et il te recevra en urgence. Tu t'en occupes tout de suite et tu me tiens au courant.

Le rendez-vous chez le neurologue ne fit que confirmer ce que j'avais intuitivement pressenti et ce qu'avait immédiatement diagnostiqué mon ami bordelais.

– Christophe c'est bien un A.I.T. Guy a raison. Il va falloir effectuer toute une batterie d'examen, dont un bilan cardiologique le plus tôt possible.

Sitôt dit, sitôt fait, il attrapa son téléphone et rendez-vous fut pris pour le surlendemain.

Hélas, le lendemain matin peu après m'être levé je ressentis des picotements autour de la bouche et un léger tiraillement autour de l'œil, toujours du côté droit. Cette fois ci, pas question d'atermoyer, il fallait prendre les choses en main et agir au plus vite. L'hôpital étant à deux pas, après une douche rapide, je me suis rendu l'oreille basse au bureau d'entrée des urgences. Je n'avais pas encore fini de décrire mes symptômes que je me suis retrouvé allongé sur une civière avec interdiction de bouger. Je passe sous

silence le ballet des blouses blanches, bleues, vertes qui se succédèrent à mon chevet pour me prélever du sang, prendre ma tension, effectuer un électrocardiogramme d'urgence et surtout me perfuser avec ce que je supposais être un anticoagulant. Ces premiers examens effectués, on me dirigea au petit trot dans le service de neurologie section soins intensifs.

Je me souviendrai longtemps de cette première nuit d'hôpital. J'étais seul dans une petite chambre baignant dans une lumière bleutée aussi irréaliste que ma situation du moment. À la hâte, on m'avait rasé le torse pour y placer des électrodes. Un brassard se gonflant et se dégonflant à intervalles réguliers emprisonnait le bras encore libre, l'autre étant utilisé pour la perfusion. Sur un petit écran situé à ma droite, de petites hachures coléreuses illustraient ce qu'était devenue ma vie : des hauts, des bas, des hauts, des bas. Malgré la gravité de la situation, je ne pus retenir un fou rire nerveux en repensant aux paroles de mon conseiller bancaire quelques mois plus tôt :

– Docteur je vous assure que c'est un placement sans risque. Pensez donc, il est indexé sur le CAC 40, il faudrait des variations extrêmes pour qu'il devienne préjudiciable à votre capital.

Je dois avoir le mauvais œil, car depuis ce jour là, le fameux CAC 40 jusque-là sage et discipliné semble pris de convulsions. Les index des revues bancaires le confirment, loin du long fleuve tranquille des années précédentes son évolution actuelle ressemble trait pour trait à la retransmission de mes signes vitaux sur le monitoring placé à la tête de mon lit.

Le lendemain, toujours sur une civière, je fus transféré dans une chambre qui me parut rassurante

tant sa banalité contrastait avec celle de la veille. On dit toujours que les gens qui frôlent la mort revivent en quelques secondes le film de leur vie. Dans mon cas, on n'en était pas là mais cela n'empêcha pas mon esprit de se mettre à vagabonder à la rencontre des souvenirs qui arrivaient en rangs serrés. Depuis mon lit placé près d'une immense baie, je pouvais voir le haut de la maternité et la terrasse de ma maison. Ce fut un déclic qui me plongea dans un abîme de réflexions philosophiques sur la fragilité de la vie, une sorte de « to be or not to be » dans le désordre. Ma vie déjà longue m'avait somme toute bien traité, peut-être pas au niveau sentimental mais familialement et surtout professionnellement, je n'avais pas à me plaindre. Je donnais des cours à la faculté de Bordeaux, j'étais régulièrement invité à faire des conférences en France et à l'étranger. Parfois il m'était même arrivé de me prendre pour quelqu'un d'important, de reconnu, apprécié par ses pairs. Et maintenant dans mon petit lit aux draps immaculés, ma vie se résumait en trois points cardinaux : la maternité où j'étais né, ma maison un peu plus loin et ce lit. Si ma vie se terminait maintenant, inanité des choses, elle se résumerait à un petit triangle de quelques centaines de mètres de côté, naissance vie et mort, une mort ordinaire... comme les autres.

Dans le fond, je suis une bonne nature, c'est pourquoi horrifié par la tournure prise par mes réflexions, même si elles permettaient de recadrer une humilité qui parfois nous échappe je me suis rapidement ressaisi. Après tout j'étais bien vivant et j'allais faire ce qu'il fallait pour que cela dure.



## Chapitre II

Après une petite semaine d'hôpital, je fus autorisé à rentrer chez moi pour une période de convalescence de plusieurs semaines. Sans conviction, mais résigné, j'avais obéi aux diktats médicaux en laissant les rênes du laboratoire de biologie que je dirigeais entre les mains expertes de mes associés et amis. L'un d'entre eux, qui était venu me rendre visite tenta de me rassurer.

– Prends tout ton temps Christophe, repose-toi et surtout ne t'inquiète pas, je mettrai les bouchées doubles s'il le faut, mais tu retrouveras le laboratoire en bon ordre de marche quand tu reviendras. Tu connais le dicton : « nul n'est indispensable et les cimetières sont pleins de gens qui croyaient l'être »

Le mot cimetière avait dû me faire sourciller, car il ajouta aussitôt en me tapotant l'épaule.

– Ne fais pas cette tête là ce n'est qu'un dicton. Et puis nous sommes amis en plus d'être associés, non ? Je tiens beaucoup à toi et je veux que tu sois sans inquiétude et sans arrière-pensées. Sois tranquille, je vais assurer. D'ailleurs je te téléphonerai de temps en

temps pour prendre de tes nouvelles et te dire comment cela se passe au laboratoire.

Tout ce temps libre qui s'ouvrait devant moi, sans entrave, m'enchantait et m'angoissait à la fois. Sentimentalement, j'étais seul, divorcé depuis déjà de nombreuses années. Ma dernière relation, plus qu'orageuse, surtout vers la fin, m'avait permis de tourner la page sans regret, d'autant qu'elle avait probablement contribué à l'apparition de mes problèmes cardiovasculaires. Mes enfants, rassurés sur mon état, avaient repris le cours de leur vie.

Je rêvassais à la terrasse d'un café en face des deux tours qui ont fait la renommée du port de La Rochelle, lorsque je vis arriver un de mes meilleurs amis. Dès qu'il m'aperçut, son visage s'éclaira et il s'installa, sans façon, à mes côtés pour profiter lui aussi du timide soleil de cette fin de printemps, plutôt pluvieuse.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Tu fais l'école buissonnière ou quoi ? Tu commences une thérapie de sevrage des éprouvettes et des prises de sang, vieux vampire ?

– Non, je ne fais que suivre les prescriptions de la faculté... Le cœur.

– Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? Je suis ton pote, non ?

– Oui c'est vrai, j'aurai dû. Mais tu sais ne pas en parler, ça va te paraître idiot mais c'est comme si ça n'existait pas, cela devient un mauvais rêve que l'on cherche à oublier. Je n'avais pas envie de croiser le regard compatissant de ceux qui m'ont connu en pleine forme.

– Ça se défend... En tous les cas au niveau des neurones, ça baigne parce que là je te reconnais bien, tu as toujours réponse à tout, vieux renard.

– Assez parlé de moi. Toi, comment vas-tu ?

– Mal, vraiment mal. Tu te souviens de Gabriella, la femme de ma vie ? Eh bien elle s'est tirée avec son prof de tennis... Je suis complètement démoli...

Sur le moment, je ne me suis pas trop inquiété, car je n'arrivais pas à faire le compte « des femmes de la vie » de mon vieux copain. À chaque fois, il en était sûr, il avait enfin déniché la perle rare. Après une lune de miel plus ou moins longue, la relation commençait à battre de l'aile, avant de sombrer dans la déroute. Fin d'amour qui à chaque fois laissait Pierre dans un état catatonique pendant un laps de temps plus ou moins long, suivant les cas. Très bel homme, fleur bleue comme un adolescent, je crois que Pierre était plus amoureux du sentiment que de son objet.

Malgré son sourire, lorsque mon regard croisa le sien, je compris que cette fois-ci cela avait l'air plus sérieux. Il avait les traits tirés, les yeux fiévreux et les cernes témoignaient à eux seuls du manque de sommeil de ses dernières nuits.

– Et tu n'as personne en vue, car...

– Malheureux, tu me parles de rencontre, alors que je viens de te dire que j'étais à ramasser à la petite cuillère... Ton cardiologue a tort de se faire du souci, en fait tu n'as pas de cœur !!!

– Excuse-moi. Raconte si tu veux, cela te fera du bien. Je suis ton copain, non ? Peut-être ne s'agit-il que d'un coup de tête et Gabriella va revenir dans quelques jours l'oreille basse en demandant pardon à son seigneur et maître.

– Je voudrais bien, mais nos dernières paroles avaient un je ne sais quoi d'irrévocable.

Connaissant la personnalité très méditerranéenne de Pierre, je ne pouvais que me féliciter de n'avoir pas eu à assister à leurs derniers moments probablement ponctués de bris de vaisselle et de vociférations diverses. Je n'imaginai d'ailleurs que trop bien la dite Gabriella tenant avec fougue et brio son rôle dans cette mini tragédie familiale.

Petite voix « off » du cardiologue.

– Pour l'instant ménagez-vous, pas d'émotion, pas de contrariété, pas de stress. Vous avez bien compris ?

– Rétrospectivement je mesurais le danger auquel j'avais échappé en refusant ces derniers temps toutes les invitations chez les amis que je jugeais un peu trop survoltés compte tenu de mon état.

– Pierre qui semblait perdu dans ses pensées poursuivit d'une voix lasse :

– Je ne sais pas ce que je vais faire... J'ai envie d'arrêter le cabinet pour rejoindre « médecin sans frontière ».

Là aussi ce n'était pas une nouveauté, cent fois je l'avais entendu menacer de tout quitter pour aller soigner les plus démunis. Seul le nom de l'organisation changeait.

– Écoute moi Pierre, je suis ton pote comme tu dis oui ou non ?

– Oui là il n'y a pas de doute... Ce qui est rassurant dans l'amitié c'est qu'il n'y a aucune raison pour que l'on se quitte pour un autre. Pas vrai ?

– Oui c’est d’autant plus vrai que dans ce genre de relation l’on n’est pas obligé de vivre ensemble. Je suis sûr que tu ronfles.

– Il paraît...

– Bon rassure toi, moi aussi.

Notre conversation lui avait fait retrouver un semblant de sourire. Malgré tout, il m’inquiétait. Il est vrai qu’avec Gabriella leur relation avait été fusionnelle. Moi aussi j’avais bien cru que cette fois ci il avait trouvé l’âme sœur. Plusieurs fois j’avais accepté de partager avec eux des vacances soit à la neige soit au soleil. Malgré ma méfiance du départ justifiée par la vie sentimentale un peu « rock and roll » de Pierre, j’avais appris à apprécier sa dernière conquête.

Gabriella était une jolie femme déjà mère de deux enfants, divorcée depuis quelques années. Brune aux yeux bleus, on aurait pu la prendre pour une Italienne alors qu’elle était née tout bêtement en Vendée aux Sables d’Olonne Par contre elle avait la fougue, la joie de vivre et un je ne sais quoi de maternel qui me l’avait tout de suite rendue sympathique. Pharmacienne de son état, elle faisait un remplacement de longue durée dans une officine de La Rochelle où elle allait très vite devenir associée. C’est à l’occasion d’un colloque réunissant, médecins, biologistes et pharmaciens, qu’ils se rencontrèrent. Ce fut le coup de foudre réciproque. Pour les taquiner je leur disais souvent :

– C’est bien simple lors du dîner de clôture vous dégouliniez tellement de phéromones que c’en était presque indécent. D’ailleurs Michaud et Dupuis avaient l’air scandalisé.

J'avais choisi volontairement ces deux distingués confrères dont la compétence incontestable n'avait d'égale que leur froideur et leur manque d'humour. La réponse ne se faisait pas attendre.

– Tu penses, moches comme ils le sont, ils ont dû mettre leur vie sentimentale entre parenthèses, déjà bien contents d'avoir réussi à coincer une femme pas trop difficile prête à tout pour convoler comme tout le monde.

– Alors là tu es vache, c'est quand même pas de leur faute s'ils ne sont pas beaux et...

– D'accord, d'accord mais ils pourraient au moins essayer d'être aimables, drôles, spirituels, même s'il ne faut pas rêver. Mais non, ils ne font aucun effort. En plus il paraît que ce sont des culs bénis...

Généralement Gabriella pour calmer son fougueux soupirant tentait :

– Sur ce dernier point il n'y a rien à dire. Ce n'est pas parce que tu es un mécréant que tu dois critiquer les convictions des autres d'autant...

– Oui je te l'accorde, mais c'est quand même toi qui m'as dit, je ne l'ai pas inventé, qu'avant de me connaître tu t'étais retrouvée à leur table lors d'un congrès et qu'ils t'avaient coupé l'appétit tant ils étaient sinistres !!

– C'est vrai mais c'était pour te faire rire. Et puis il y avait le contexte. J'étais à Paris que j'adore, j'avais fait un peu de shopping, une soirée au théâtre était prévue pour le soir. J'étais heureuse et je me sentais pleine de vie et de gaieté. Chaque fois que je voulais orienter la conversation vers des sujets légers qui me semblaient les bienvenus à la suite des deux heures de conférence du matin, après quelques mots polis la

conversation revenait inlassablement à la sclérose en plaque, le cancer du sein, etc. Tant et si bien qu'au bout d'une heure, je ne voyais plus le soleil qui inondait la salle du restaurant, et je me sentais toute triste et bien futile par-dessus le marché.

Tout cela paraissait si proche et pourtant à en croire Pierre il ne s'agissait plus que de souvenirs heureux.

Le voyant se lever, pour repartir les épaules voûtées je lui dis :

– Tu n'as rien de spécial à faire ce soir ?

– Non, rien hélas...

– Bon, eh bien je t'invite à dîner « Chez André ». Tu verras qu'après un bon plateau de fruits de mer, arrosé par un petit sancerre, toi comme moi nous verrons l'avenir d'un autre œil.

– Oh tu sais... Sortir dans l'état où je suis...

– Justement. Allez pas d'histoire on dîne ensemble ce soir. Vingt heures ça te va ?

Puis passant du coq à l'âne j'ajoutais :

– Tu sais qu'une partie de ma famille est originaire du Poitou ?

Pierre répondit avec un petit sourire.

– Oui je sais et protestante jusqu'au bout des ongles !!!

– Moque-toi, moque-toi. Bref à côté de chez mes grands parents vivait une vieille femme. Lorsqu'elle avait des soucis familiaux ou bien lorsqu'elle était malade elle avait l'habitude de dire :

– Il ne faut pas le « couver ».

Elle faisait donc comme si de rien n'était et ma foi cela ne lui a pas si mal réussi, car elle est morte à plus